

Préface	7
Bousbir, quartier (p)réservé Rachid Andaloussi	
Introduction Jean-François Staszak et Raphaël Pieroni	11
1 Bousbir, l'ancien quartier réservé du Casablanca colonial Jean-François Staszak	19
2 Bousbir sous l'œil de Denise Bellon en 1936 Anaïs Mauuarin	111
3 Aujourd'hui à Bousbir avec Melita Vangelatou Raphaël Pieroni	155

Introduction

Jean-François Staszak et Raphaël Pieroni

Ce livre porte sur Bousbir. Ce lieu, qui se présente aujourd'hui comme un paisible village urbain au sein de l'agglomération de Casablanca, était le quartier réservé de la ville à l'époque du protectorat français. L'administration coloniale le fit construire en 1923 pour les travailleuses du sexe et leurs clients, l'activité prostitutionnelle étant bannie des autres rues de la ville.

Ce contraste entre un passé sulfureux et un présent anodin échappe au visiteur qui aurait la curieuse idée de se rendre dans ce quartier populaire. Rien ne laisse deviner que dans ce cadre tranquille et pittoresque où il semble aujourd'hui faire bon vivre, une douzaine de milliers de (très) jeunes femmes ont vécu et vendu des services sexuels, essentiellement aux troupes coloniales, dans des conditions de contrainte et d'exploitation qui confinent au travail forcé.

Comment, entre les mêmes pierres et dans les mêmes rues, le passé et le présent peuvent-ils cohabiter? Quelle est l'histoire qui peut ou doit en être racontée, par qui et à qui? Comment s'articulent les enjeux de mémoire et de patrimonialisation, les affects et l'histoire? Autant de questions auxquelles ce livre cherche à donner des éléments de réponse.

À l'époque coloniale, Bousbir était connu bien au-delà du Maroc comme la plus grande maison close à ciel ouvert du monde. Son nom était même devenu un terme générique et argotique pour désigner un lieu de prostitution. Mais l'éviction des travailleuses du sexe en 1955, un an avant l'indépendance marocaine, a fait perdre au quartier sa renommée et son attrait; il est peu à peu tombé dans l'oubli. Bien sûr, on s'en souvient à Casablanca, où le terme de *Bousbiria* («fille de Bousbir») est une insulte entrée dans le langage commun. Mais, mis à part quelques spécialistes d'histoire coloniale ou passionnés d'architecture, il n'intéresse plus personne.

Pourtant, le quartier présente une architecture néo-mauresque remarquable, qui n'a guère d'équivalent et témoigne du traumatisme de la prostitution coloniale, dont il ne reste guère de traces. C'est un lieu significatif, qui permet de raconter une histoire singulière et importante. Ce livre vise à le tirer de l'oubli. Notamment parce qu'il y a un devoir de mémoire vis-à-vis des femmes qui y ont vécu et travaillé. Mais aussi parce que la question de la patrimonialisation de ces pierres doit être posée avant que le quartier ne connaisse de trop profondes transformations. Que peut-on effacer du passé pour aménager le présent?

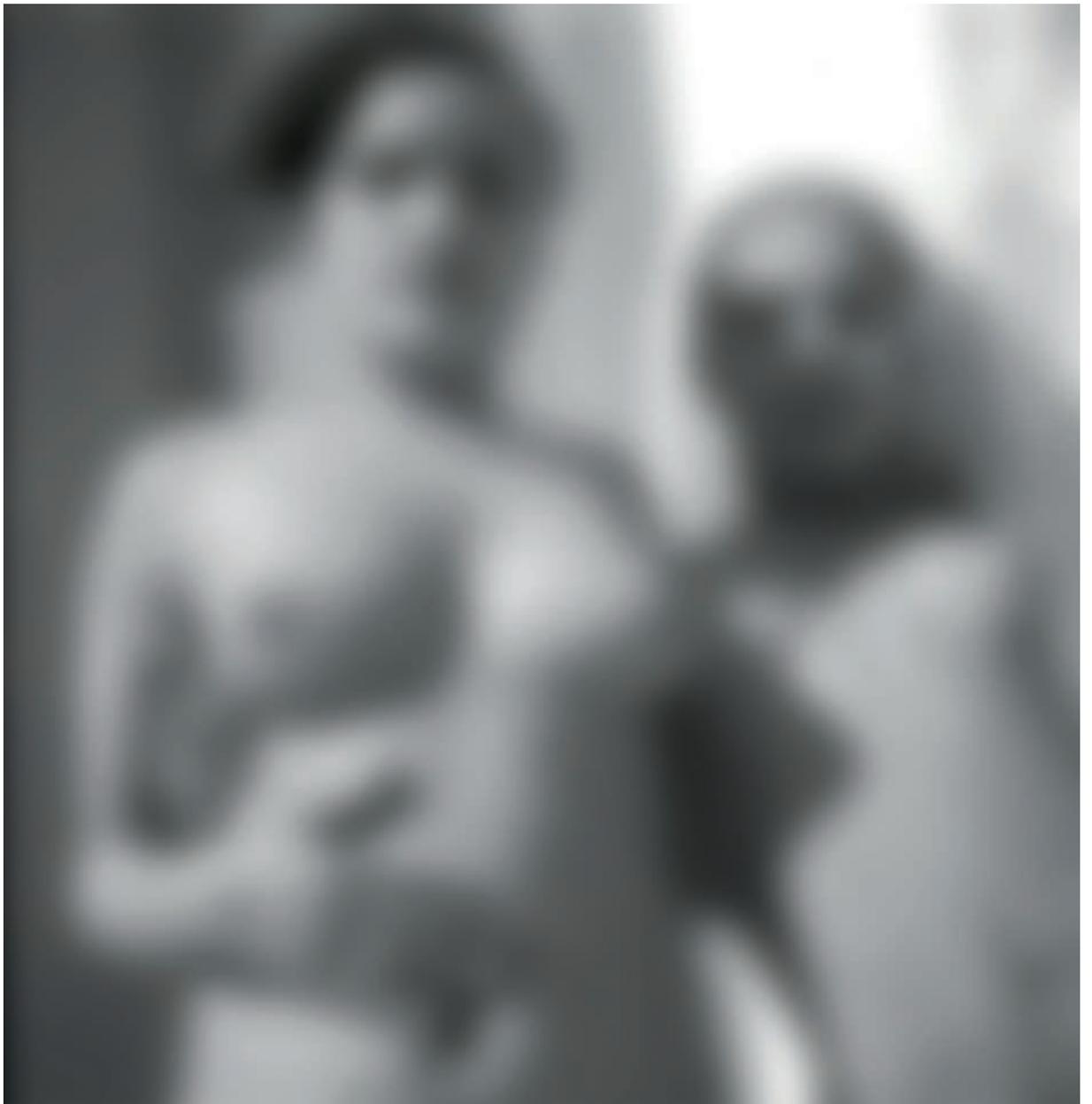
Le quartier a déjà changé. Il a été reconverti, approprié, et quelque peu remanié par ses nouveaux habitants, mais on reconnaît encore bien le Bousbir d'origine. Les premiers à s'y être installés, en 1955, sont des supplétifs marocains de l'armée française, de retour de la guerre d'Indochine. Leur famille et leurs descendants sont nombreux à vivre aujourd'hui à Bousbir. Ils sont très attachés à leur cadre de vie: le quartier est leur village. Savent-ils ce qui s'y est

passé il y a désormais plus de soixante-cinq ans? Ont-ils envie de le savoir, ont-ils envie d'en parler? Évoquer le passé, c'est risquer de faire surgir des fantômes, qui peuvent troubler la tranquillité de celles et ceux qui habitent aujourd'hui les lieux.

Peut-on dès lors concilier le devoir de mémoire vis-à-vis des femmes qui ont été exploitées à Bousbir et le respect de la sensibilité actuelle de sa population? C'est le premier pari de ce livre et de l'exposition prévue à l'automne 2020 à la Villa des arts de Casablanca puis au printemps 2021 à l'université de Genève.

Ces deux formes complémentaires de restitution, qui visent des publics différents, entendent dépasser le cercle des lecteurs des publications scientifiques. L'enjeu est bien de procéder à un travail historique, mais qui soit un travail d'histoire publique, afin que la population de Casablanca et de Bousbir en particulier puisse s'en emparer. Dans l'exposition de Casablanca, il a ainsi été décidé de consacrer le rez-de-chaussée au présent de Bousbir et d'inviter les visiteurs et visiteuses qui le souhaitent à monter à l'étage pour en connaître le passé. Les images affichées dans cette seconde partie, photographies de Denise Bellon et autres documents d'époque, ont fait l'objet d'un choix dont ont été écartées celles qui jouent clairement sur un registre érotique ou pornographique. Un nu de Bellon est présenté, mais il a été flouté, comme placé derrière une vitre dépolie. Les historiens de l'art peuvent être perplexes face à ce type de procédé, pensé avant tout pour le public qui ne s'attend pas nécessairement à être confronté à ce genre d'image en visitant la Villa. Seul un dispositif à hauteur des yeux des adultes, et sur lequel un texte clair tient lieu d'avertissement, permet de voir des images explicites, à savoir un film tourné à Bousbir en 1926 (cf. p. 87). Il faut pour le visionner consentir à voir, en s'approchant pour regarder à travers l'opercule, en toute connaissance de cause.

Ce livre est guidé par les mêmes intentions, mais c'est un support qui ne se prête pas aux mêmes procédés. Son public n'est pas nécessairement le même que celui de l'exposition. Il ne s'impose pas de la même façon. Les nus n'en ont pas été systématiquement écartés, mais ils sont dans l'ouvrage bien moins nombreux que dans le corpus, et la mise en page vise à éviter une approche purement esthétisante. Les images les plus sexuelles, celles prises par des visiteurs et qu'on peut trouver dans des albums privés, n'ont pas été ici reproduites. Leur pouvoir de nuisance, celui de l'érotisation du corps exotique, de la reproduction des stéréotypes de genre, de classe et de race, de la stigmatisation et de la mise à disposition du corps de l'autre, est toujours à l'œuvre. Ces images ne sont pas seulement des témoins d'une violence passée: elles l'exercent encore au présent et restent en cela toxiques. Il est essentiel de savoir qu'elles existent, mais pas forcément utile de les montrer.



Photographie de Denise Bellon à Bousbir, 1936.
Le cliché a été présenté ainsi dans l'exposition
de Casablanca. Il est reproduit dans sa version
originelle p.138.

Ni le livre ni l'exposition n'existeraient sans Melita Vangelatou et ses photographies de la vie quotidienne à Bousbir. C'est parce qu'elle parvient à rendre avec une infinie tendresse et une grande bienveillance le présent de Bousbir qu'il semble envisageable, ses images servant de caution et de viatique, de présenter son passé. Pour le donner à voir, les images d'une autre photographe s'imposent : Denise Bellon, qui visite le quartier en 1936, et dont les archives conservent 73 magnifiques clichés. Il s'agit certes de deux regards de femme, mais il serait un peu rapide de présumer d'une forme de complicité ou de respect entre la femme qui photographie et celle qui est photographiée. Peut-être qu'un homme n'aurait pu avoir accès aux scènes et moments intimes saisis par Melita Vangelatou ; peut-être qu'un homme aurait pu jouer sur les mêmes lumières et magnifiques compositions que Denise Bellon.

Le livre se découpe en trois parties. La première, rédigée par Jean-François Staszak, géographe, constitue une mise au point sur l'histoire de Bousbir : le contexte dans lequel le quartier a été conçu, comment il a été construit, comment il fonctionnait, quelles étaient les conditions de vie et de travail des femmes qui y vivaient et y officiaient, par qui et à quel titre il était visité, quelles images en ont circulé, et quelle mémoire il en reste. Il est illustré de documents iconographiques de divers types, qui témoignent moins de Bousbir que des façons dont le quartier et ses habitantes ont été montrés. La deuxième s'ouvre par un texte d'Anaïs Mauuarin, historienne de la photographie, qui met en perspective le travail de Denise Bellon à l'époque où le reportage photographique connaît un véritable essor. Elle propose une analyse du parcours, du regard et des images de Denise Bellon, qui permet d'appréhender les quelque quarante photographies ici reproduites. La troisième débute par un récit de Raphaël Pieroni, géographe, qui entraîne le lecteur à la suite de Melita Vangelatou, à l'occasion d'une de ses visites à Bousbir. Il présente la photographe et ses pratiques, et permet de comprendre comment et pourquoi elle parvient à créer des images saturées d'émotion et d'empathie, qui saisissent la vie même, comme en attestent la quarantaine de ses photographies présentées dans cet ouvrage.

Ce livre et les expositions qui lui sont liées sont le fruit d'un travail d'équipe associant deux géographes travaillant en Suisse, une historienne française, une photographe grecque vivant à Casablanca et un architecte marocain. Ces projets ont été mis en place grâce au soutien de l'Université de Genève, de l'Ambassade suisse à Rabat, de l'Institut français au Maroc, de l'agence Rachid Andaloussi de Casablanca et de la fondation marocaine ONA (Omnium nord-africain). La variété des auteurs permet de mobiliser une palette de disciplines, de cultures et de langages pour voir Bousbir sous plusieurs angles et dans une perspective critique. La diversité des soutiens institutionnels laisse espérer que les pages

les plus sombres de l'histoire coloniale peuvent désormais être évoquées sereinement, avec des partenaires qui assument leur passé et cherchent à mieux le connaître pour faire œuvre de réconciliation autour d'une mémoire et d'un patrimoine commun.

Cet ouvrage est-il un « beau livre » ? Il y aurait quelque indécence à faire un ouvrage de cette sorte sur la prostitution coloniale, non que la prostitution constitue en tant que telle nécessairement une violence ou une oppression, mais à cause des conditions dans lesquelles elle s'opérait à Bousbir au temps du Protectorat. Indubitablement, les images de Denise Bellon sont splendides et ont toute leur place dans une histoire de l'art ; mais elles se situent aussi dans le cadre d'un quartier à l'histoire tragique et dans celui de l'exercice d'une exploitation — dont il faut bien dire que Denise Bellon ne semble guère avoir cherché à témoigner. Il ne semble possible de montrer ces photographies qu'en les contextualisant, en racontant l'histoire mais aussi en les mettant en rapport avec d'autres images, celles du passé avec lesquelles elles sont en lien, ou celles du présent qui sont si différentes.

La prudence avec laquelle le livre et l'exposition tentent de montrer ces images atteste que leurs auteurs ne méconnaissent pas leur pouvoir. Mais, et c'est le second pari de ce livre, ce pouvoir peut aussi bien servir à documenter et déconstruire la violence dont elles sont les traces, qu'elles ont exercée et sont encore susceptibles d'infliger. Tout dépend comment on les montre.

Mais tout dépend aussi comment on les voit. Un livre reste une œuvre ouverte. C'est au lecteur et à la lectrice d'y faire son chemin, d'en construire le sens. Le mieux qu'on puisse faire, c'est expliquer les intentions des auteurs, proposer un mode d'emploi, formuler l'espoir que sa lecture réponde aux attentes et suscite l'indulgence. C'est dans cet esprit que ce livre a été conçu et cette introduction, écrite.